

AVANT-PROPOS

CONTRE L'EFFACEMENT

Négation, déformation, exhibition

Ghetto de Varsovie, 1940-1943.

Parmi les plus de 400 000 personnes qui seront enfermées dans une surface d'à peine trois kilomètres carrés, plusieurs historiens de renom sont pris au piège. Isaac Schiper est l'un d'entre eux. Il se dépense sans compter dans la vie culturelle du ghetto, donnant des conférences, animant des réunions et ne renonçant pas à ses recherches. Contre les murs de béton et de silence qui verrouillent les événements dans le secret, il apporte sa pierre à un édifice clandestin : les archives que rassemble en cachette un autre historien, Emmanuel Ringelblum, dans l'espoir de faire un jour connaître au monde la vérité sur les atrocités commises.

Du 19 avril au 16 mai 1943, la population du ghetto prend les armes et se soulève contre l'occupant allemand. Isaac Schiper est arrêté et déporté à Majdanek, près de Lublin, où il meurt au début du mois de juillet 1943.

Peu de temps avant, il avait confié à l'un de ses codétenus :

« Tout dépend de qui transmet notre testament aux générations futures, de qui écrit l'histoire de cette période. C'est habituellement le vainqueur qui écrit l'histoire. [...] Si nos meurtriers sont victorieux, si ce sont *eux* qui doivent

AVANT-PROPOS

écrire l'histoire de cette guerre, notre destruction sera présentée comme une des plus belles pages de l'histoire du monde, et les générations futures leur rendront hommage comme à d'intrépides croisés¹. »

Isaac Schiper en a l'assurance : les vainqueurs tiennent la plume de l'Histoire. Ils ne tergiverseront pas et se présenteront comme les apôtres d'un nouvel évangile dans lequel l'anéantissement des Juifs sera tenu pour l'un des hauts faits d'une guerre sainte. Mais Schiper pressent aussi que toutes les contre-vérités ne sont pas bonnes à dire parce qu'il n'est pas si facile de faire passer des vessies pour des lanternes, surtout quand elles sont maculées de sang. Il module alors son propos :

« À moins qu'ils n'effacent carrément toute mémoire de nous, comme si nous n'avions jamais existé, comme s'il n'y avait jamais eu de Juifs polonais, un ghetto à Varsovie, un Majdanek. Pas même un chien ne hurlera pour nous. »

Avec une clairvoyance inouïe, Schiper dénonce l'un des rouages principaux du génocide : son occultation par les assassins. La destruction des Juifs d'Europe se déroule à couvert. Toutes les stratégies sont bonnes pour étouffer les rumeurs et supprimer le souvenir à la fois des Juifs et de leur élimination. Face à cette évidence, Schiper a l'intime conviction qu'il revient à chacun d'œuvrer contre l'effacement qui le guette en récoltant les preuves nécessaires. Mais devant ces historiens de fortune se dresse un obstacle de taille :

1 Cité par Samuel D. Kassow, *Qui écrira notre histoire ? Les archives secrètes du ghetto de Varsovie*, trad. P.-E. Dauzat, Paris, Flammarion, « Champs histoire », 2013 [2007], p. 306-307.

« En revanche, si c'est nous qui écrivons l'histoire de cette période de sang et de larmes – et j'ai la ferme conviction que nous le ferons –, qui nous croira ? Personne ne voudra nous croire, parce que notre catastrophe est la catastrophe de tout le monde civilisé. [...] Nous aurons la tâche ingrate de prouver à un monde réticent que nous sommes Abel, le frère assassiné. »

Une mission âpre et ardue qui se heurtera au refus de croire qu'un tel massacre a été possible et que la civilisation européenne tout entière y était compromise, parce qu'elle n'avait rien vu ou parce qu'elle avait fermé les yeux. Schiper sait que les faits et la factualité sont mis en péril par cette mécanique de mort qui fait chanceler les frontières entre la vérité et le mensonge.

*

Berlin, 30 janvier 1939.

Sixième anniversaire de la prise du pouvoir par les nazis. Pour célébrer dignement l'événement, Hitler monte en grande pompe à la tribune du Reichstag. Sa rhétorique est au point. Les gestes, les invectives, les éclats de voix, les analyses géopolitiques, tout est calculé. Le discours est long, détaillé ; il s'adresse aux Allemands, aux membres du Parti mais aussi aux puissances étrangères.

Car le monde entier est suspendu aux lèvres du Führer. Il traque dans ses paroles les signes annonciateurs d'un conflit ou d'un apaisement des tensions de plus en plus vives sur la scène internationale. Aussi ne prête-t-on pas toujours d'importance à une brève phrase, noyée dans le

flot de la harangue. La faconde éculée contre les Juifs s'y adonne pourtant à un pronostic :

« Aujourd'hui, je serai encore prophète : si la finance juive internationale d'Europe et hors d'Europe devait parvenir encore une fois à précipiter les peuples dans une guerre mondiale, alors le résultat ne serait pas la bolchévisation du monde, donc la victoire du judaïsme, au contraire, ce serait l'anéantissement de la race juive en Europe². »

Le présage est sombre. À tel point que les aboiements du Führer du 30 janvier 1939 vont être érigés au rang de prophétie par Hitler et ses sbires. Les prêches de plusieurs dirigeants, dont Goebbels, mentionnent à plusieurs reprises ce discours. Hitler lui-même y revient avec ténacité, notamment aux dates anniversaires de la conquête du pouvoir qui se muent en dates anniversaire de son oracle. Les nazis créent ainsi de toutes pièces une mythologie du prophète et font de sa prophétie un leitmotiv, un point de référence incontournable, presque un point zéro.

Il faut dire qu'à peine six mois après, l'augure d'Hitler a déjà montré ses premiers signes de vigueur : le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne, épice du judaïsme européen et futur théâtre de son extermination. Dès le mois suivant, les premiers ghettos sont sur pied. En juin 1941, les massacres de masse commencent dans le sillage de l'invasion de l'URSS et les gazages débutent la même année.

2 Cité par Raoul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, t. II, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2006 [1985], p. 711.

On sait toutefois que l'anéantissement des Juifs n'a pas été décidé et prémédité d'un seul coup³. On sait aussi qu'entre la prophétie de 1939, la mise en route de la « solution finale » et la fin de la guerre, le détail des opérations est drapé dans un épais secret, et cela au sein même de l'appareil d'État dans lequel tout le monde n'est pas au courant de tout. Hitler et Himmler ont fait le choix de filtrer les informations divulguées aux Allemands et aux élites nazies, pour ne pas soulever de protestations, comme ce fut notamment le cas avec la politique d'élimination des malades mentaux qui avait dû être abandonnée.

Les écrits officiels du Reich ne s'expriment donc pas explicitement sur l'extermination des Juifs⁴. La chose était entendue : ne pas faire trop de bruit à ce sujet. Il convenait de dissimuler autant que faire se peut l'entreprise, aussi bien aux pays étrangers qu'à tous ceux qui pouvaient en être témoin – ce qui, évidemment, n'allait pas sans poser des problèmes constants. À cette fin, l'euphémisme est une

3 Voir notamment Léon Poliakov, *Bréviaire de la haine. Le III^e Reich et les Juifs*, Paris, Les Belles Lettres, « Le goût des idées », 2017 [1951], p.153-163.

4 Les tenants et aboutissants d'une telle question sont complexes et impliquent un ensemble de nuances. Pour une approche plus précise de ce phénomène, on consultera, entre autres, Léon Poliakov, *op.cit.*, p.199-214, Raoul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, t. III, *op.cit.*, p.1772-1825, Walter Laqueur, *Le Terrifiant Secret. La « solution finale » et l'information étouffée*, trad. A. Roubichou-Stretz, Paris, Gallimard, « Témoins », 2010 [1981], Stéphane Courtois et Adam Rayski, *Qui savait quoi ? L'extermination des Juifs, 1941-1945*, Paris, La Découverte, « Cahiers libres », 1987, Florent Brayard, *La « Solution finale de la question juive ». La technique, le temps et les catégories de la décision*, Paris, Fayard, 2004, p.296-397, Florent Brayard, *Auschwitz, enquête sur un complot nazi*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 2012.

règle dans la langue du III^e Reich⁵ : le « camouflage verbal⁶ » est systématique et toujours associé à un « camouflage des faits⁷ ». Les mots *extermination*, *massacre*, *assassinat*, *chambre à gaz* sont proscrits. On préfère parler de solution finale, de traitement spécial, d'actions spéciales, d'installations spéciales. Les Juifs ne sont pas déportés et éliminés : ils sont déplacés, évacués, et même réinstallés.

Quelle place réserver alors à la prophétie du Führer ? Elle promet plus qu'elle ne dévoile. Vague, sans contenu, ressassée à l'envi à la manière d'une formule magique, elle excite la haine sans faire la lumière sur le sens exact de l'extermination⁸. Elle est rabâchée tandis que sa réalisation se déroule à l'écart des regards.

*

Posen (Pologne), 4 et 6 octobre 1943.

La « solution finale » avance à marche forcée. Le ghetto de Varsovie a été liquidé il y a quelques mois et l'efficacité des centres de mise à mort n'est plus à démontrer. La manœuvre est toujours tenue secrète bien que les fuites soient de plus en plus nombreuses et que, le 20 janvier 1942, la conférence de Wannsee ait révélé une partie des menées criminelles à un nombre limité de dirigeants du Reich.

Mais Hitler n'est pas le seul à laisser parler ses pulsions assassines. Devant un parterre de hauts dignitaires nazis, Heinrich Himmler, le *Reichsführer-SS*, maître absolu de la

5 Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich*, trad. É. Guillot, Paris, Pocket, « Agora », 2002 [1947].

6 Raoul Hilberg, *op. cit.*, t. III, p. 1774.

7 *Ibid.*, p. 1881.

8 Sur le concept d'extermination et ses différents sens dans la sphère publique à l'époque, voir Florent Brayard, *Auschwitz, enquête sur un complot nazi*, *op. cit.*, p. 157-182.

SS, tout fraîchement nommé ministre de l'Intérieur, prend la parole dans le nouvel hôtel de ville de Posen pendant plus de trois heures. Certainement encouragé par le public choisi auquel il s'adresse sur un ton de confiance, il lâche :

« Je voudrais aussi vous parler très franchement d'un sujet très important. Entre nous, nous allons l'aborder franchement, et cependant, en public, nous ne devons jamais en parler, pas plus que du 30 juin 1934⁹ [...].

Je voudrais vous parler de l'évacuation des Juifs, de l'extermination du peuple juif. [...] La plupart d'entre vous savent ce que c'est que de voir un monceau de 100 cadavres, ou de 500, ou de 1000. Avoir passé par là, et quand même, sous réserve des exceptions dues à la nature humaine, être resté un honnête homme, voilà ce qui vous a endurcis.

C'est une page de notre histoire qui n'a jamais été écrite et ne le sera jamais¹⁰ ».

Isaac Schiper ne s'y était pas trompé quand il envisageait l'extermination comme « une des plus belles pages de l'histoire du monde¹¹ » que les nazis auraient pu écrire mais qu'ils prendront soin de laisser blanche.

Himmler récidive le 6 octobre, toujours à Posen, à l'issue d'une réunion avec l'élite du Parti :

« Je vous demande avec insistance de ne faire vraiment qu'écouter ce que je dis dans ce cercle et de ne jamais en parler. La question suivante nous a été posée : "Qu'en est-il des

9 Il s'agit de la Nuit des Longs Couteaux au cours de laquelle les nazis ont purgé la SA en assassinant une partie des leurs.

10 Cité par Léon Poliakov, *op. cit.*, p. 286-287.

11 Cité par Samuel D. Kassow, *Qui écrira notre histoire ? Les archives secrètes du ghetto de Varsovie*, *op. cit.*, p. 306.

femmes et des enfants ?” – Je me suis décidé là aussi à trouver une solution très claire. Je ne me sentais pas en effet autorisé à exterminer les hommes – dites, si vous voulez, de les tuer ou de les faire tuer – et à laisser grandir, sous la forme de leurs enfants, des justiciers contre nos enfants et nos descendants. Il fallait que la grave décision soit prise de faire disparaître ce peuple de la terre. [...]

Vous êtes désormais au courant et vous le garderez pour vous. On pourra peut-être dans un temps reculé réfléchir un jour s’il faut en dire plus à ce sujet au peuple allemand. Je crois que c’est mieux que nous – nous tous – nous ayons pris cela sur nos épaules pour notre peuple, que nous ayons pris la responsabilité (la responsabilité d’un acte et non d’une idée) et que nous emportions ensuite le secret avec nous dans la tombe¹² ».

Un acte et non une idée : les choses sont dites. Le mot « extermination » a désormais un sens très précis : tuer tous les Juifs. Il n’est plus ni une image ni une promesse confuse : il est une réalité on ne peut plus concrète qui inclut les femmes et les enfants. Il désigne un massacre de masse. Si Himmler s’autorise cette embardée, c’est qu’il considère que la « solution finale » touche à son terme et que la révélation de l’information dans un cercle restreint n’est plus une entrave à son bon déroulement. Mais alors qu’il enfreint la règle du secret qu’il avait lui-même observée, il réitère l’impératif du silence. Il a parfaitement conscience du caractère transgressif des choses et voue le génocide à être emporté dans la tombe avec ses acteurs.

*

12 Cité par Florent Brayard, *Auschwitz, enquête sur un complot nazi*, op. cit., p.400-401, qui étudie en détail le rôle de ces déclarations en regard du secret autour de la « solution finale » (p.399-421).

Israël, 2011.

Le projet de jeu vidéo *Sonderkommando Revolt* est presque au point. Pendant quatre ans, une équipe de programmeurs a travaillé avec énergie à sa réalisation. L'action reprend la révolte en octobre 1944 au camp d'Auschwitz-Birkenau du *Sonderkommando*, le « commando spécial » composé de Juifs chargés des opérations de gazage et de crémation des corps. Le joueur se glisse dans la peau de l'un de ses membres pour attaquer les gardiens du camp. Les premières images sont dévoilées au public : scènes de torture, cadavres, violences et sensations fortes. Une suite tout aussi spectaculaire est envisagée, en deux volets : *SonderKommando 2 – le soulèvement de Varsovie* et *SonderKommando 3 – Mission : Treblinka*. Devant la polémique qui prend son essor, les développeurs avancent qu'il s'agissait uniquement de relever un défi, en créant un monde radicalement différent de celui de la vie quotidienne, ainsi que de produire un jeu commercial destiné au plaisir et au divertissement. Les reproches qu'on leur adresse leur paraissent disproportionnés. La conscience de la transgression aurait-elle été supprimée par le jeu et la distance autorisée par l'écran ? Tous les verrous auraient-ils cédé ? Devant l'ampleur des protestations, l'équipe décide finalement de renoncer au projet.

Mühlhausen (Allemagne), 2019.

Le musée de la saucisse de Holzhausen, petite ville de Thuringe, dans l'est de l'Allemagne, se sent à l'étroit dans ses locaux. Il se verrait bien ailleurs, plus à son aise. Par exemple à Mühlhausen, à quelque soixante kilomètres de là. Le site n'a-t-il pas abrité l'un des nombreux camps satellites de Buchenwald où moururent sept cents femmes juives ? Qu'importe, l'endroit est idéal, suffisamment spacieux pour bâtir des hôtels, des restaurants et peut-être

même un théâtre afin de célébrer la saucisse – et on est, par-dessus le marché, assuré d’une publicité inespérée. Il faut croire que la diffusion de la culture de la saucisse l’emporte sur toute considération morale. La direction du musée sera cependant contrainte de faire machine arrière devant le scandale déclenché par ses velléités d’agrandissement.

*

Prophétie hystérique d’Hitler, dévoilement de l’extermination et vœux au silence de son bras droit, Himmler, abjects jeux vidéo sur les camps et projets d’expansion indécents du musée de la saucisse : au milieu de ces événements, les réflexions lucides d’Isaac Schiper au camp de Majdanek prennent un relief singulier. Ces histoires, pour incomparables qu’elles soient, n’en ont pas moins un point commun : l’effacement. Un effacement par la mort ; un effacement par le mensonge ; un effacement par l’obscénité du divertissement et l’oubli du passé.

Lourds de sens, ces événements disent quelque chose du combat qu’il a fallu mener et qu’il faut encore mener contre l’annulation programmée des traces par le génocide, ce combat dont Isaac Schiper savait qu’il était loin d’être gagné. Dans celui-ci, la littérature, depuis le départ, est engagée. C’est de cette lutte que ce livre souhaite faire le récit. Par quels moyens et dans quels buts les œuvres l’ont-elles entreprise ? Comment l’éradication masquée en jeu dans l’extermination a-t-elle orienté les formes et les enjeux de son écriture ?

« La destruction même du fait »

Cette réflexion prend donc comme point de départ les traces et leur destitution. Elle part du constat que formule Marc Nichanian de la manière la plus nette qui soit : « Le génocide n'est pas un fait. Ce n'est pas un fait parce que c'est la destruction même du fait, de la notion de fait, de la factualité du fait¹³ ». Si Marc Nichanian a tiré les conséquences philosophiques de cette assertion, j'aimerais de mon côté en mesurer les effets sur la littérature. Car l'essence du génocide, comme le montrent tant le génocide arménien que la Shoah, est bien de préparer la négation des faits, d'être un projet qui se conçoit à l'avance comme destruction non seulement des victimes et des témoins mais aussi des traces et du souvenir de leur assassinat¹⁴. « Avec Auschwitz, disait Lyotard, quelque chose de nouveau s'est produit dans l'histoire, qui est que les faits, les témoignages [...], les documents, [...] tout ceci a été détruit autant que possible¹⁵ ». Détruit, nié et perverti. Tout commence en effet par une puissante machine de dénégation qui passe par l'archive, qui savait l'importance de l'archive pour prouver la réalité d'un événement d'une telle ampleur qu'on aurait inévitablement besoin de traces pour y croire. Le génocide a été pensé pour que, en l'absence de preuves, sa démesure soit sa propre réfutation. Primo Levi rapporte ces paroles glaçantes des bourreaux :

13 Marc Nichanian, *La Perversion historiographique. Une réflexion arménienne*, Paris, Lignes, « Essais », 2006, p. 9.

14 Voir notamment l'étude d'Yves TERNON sur le génocide arménien, *Enquête sur la négation d'un génocide* (Marseille, Éditions Parenthèses, « Arménies », 1989).

15 Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Paris, Minuit, « Critique », 1983, p. 92.

« De quelque façon que cette guerre finisse, nous l'avons déjà gagnée contre vous ; aucun d'entre vous ne restera pour porter témoignage, mais même si quelques-uns en réchappaient, le monde ne les croira pas. Peut-être y aura-t-il des soupçons, des discussions, des recherches faites par les historiens, mais il n'y aura pas de certitudes parce que nous détruirons les preuves en vous détruisant¹⁶. »

Le génocide a été conçu pour ne pas devenir un fait. « Le génocide, dit Marc Nichanian, est destiné à s'annuler en tant que fait¹⁷ ».

C'est l'une des raisons qui a poussé certains penseurs à considérer l'extermination comme ce dont il était quasi impossible de témoigner. Maurice Blanchot : « impossibles témoins – témoins de l'impossible¹⁸ ». Elie Wiesel : « se taire est interdit, parler est impossible¹⁹ ». Shoshana Felman : « un *événement-sans-témoin*, un événement dont le projet même est, historiquement, *l'oblitération littérale de ses témoins*²⁰ ». D'autant que la parole des témoins pourrait aussi être une parole impropre : « Nous, les survivants, nous ne sommes pas les vrais témoins », « nous parlons à leur place, par délégation²¹ » (Primo Levi) ; « Personne / ne témoigne

16 Primo Levi, *Les Naufragés et les Rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, trad. A. Maugé, Paris, Gallimard, « Arcades », 1989 [1986], p. 11.

17 Marc Nichanian, *op. cit.*, p. 56.

18 Maurice Blanchot, *Après coup*, précédé par *Le Ressassement éternel*, Paris, Minuit, 1983, p. 98.

19 Jorge Semprun, Elie Wiesel, *Se taire est impossible*, Paris, Éditions Mille et une nuits / Arte Éditions, 1995, p. 17.

20 Shoshana Felman, « À l'âge du témoignage. Shoah de Claude Lanzmann », dans Michel Deguy et Bernard Cuau (dir.), *Au sujet de Shoah : le film de Claude Lanzmann*, Paris, Belin, 2011 [1990], p. 63.

21 Primo Levi, *Les Naufragés et les Rescapés*, *op. cit.*, p. 82.

pour le / témoin²² » (Paul Celan). Pourquoi ? Parce que le « témoin intégral », comme l'appelle Primo Levi, celui qui a été au bout de l'expérience concentrationnaire par sa mort, ne parlera jamais.

Le récit qui sera fait ici envisage donc de méditer sur la manière dont l'effacement des traces dans le génocide a déterminé dès la guerre l'écriture de cet événement et comment, derrière les métamorphoses des œuvres au fil du temps, il s'est agi de trouver des formes pour écrire *contre* l'effacement. *Contre* l'effacement, à savoir entre proximité et opposition, à la fois *tout contre* l'effacement et à *l'encontre* de celui-ci. Faire trace dès lors. C'est-à-dire archiver ce qui n'a pas laissé d'empreinte, consigner les disparitions sans tenter pour autant de les combler. Faire trace autant de l'effacement en lui-même que de ce qui était et n'est plus. Il y a en effet dans le génocide quelque chose qui résiste et ne peut pas être entièrement recueilli, notamment parce qu'une partie des événements, abolis, n'a pas eu d'archive. Quelque chose qui tient aux faits eux-mêmes, dont certains ont disparu, à la notion même de fait qui a été compromise, mais aussi, et cela très profondément, à l'individualité des victimes qui, pour certaines d'entre elles, demeurera à jamais introuvable. Cette part engloutie est essentielle pour comprendre les œuvres et notre rapport au passé. C'est en elle que la littérature se confronte à ses propres moyens, à ses limites, à son rôle. C'est sur elle que portent ses efforts. C'est elle qui attise son désir de documenter les événements et de les faire signifier. Mais c'est aussi elle qui bannit un savoir complet et c'est par elle que les œuvres mesurent le défaut des traces. Ce dernier est à l'origine d'une notion qui sera centrale dans le récit qui va

22 Paul Celan, « *Aschenglorie...* » [1967], *Choix de poèmes*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Gallimard, « Poésie », 2017 [1998], p. 265.

suivre : le *mal d'archive*²³. Les œuvres sont en effet en mal de cette archive engloutie, elles souffrent de son absence et la cherchent là où elle s'éclipse. Elles s'écrivent avec le mal d'archive²⁴.

Cette situation est à la source de deux gestes : documenter, interpréter. Ou encore : faire trace, essayer de comprendre. Deux gestes qui n'ont cessé de se compléter, de se répondre, de se contester. Leurs rencontres, leurs dissociations, leurs réformes, nous en suivrons le parcours accidenté pour mieux voir comment celui-ci a informé l'écriture sur et après la Shoah.

C'est que le génocide et le mal d'archive mettent nos modes de compréhension et de connaissance en péril. « Son nom, disait Lyotard à propos d'Auschwitz, marque les confins où la connaissance historique voit sa compétence récusée²⁵ ». Mais l'affirmation porte bien au-delà : elle pourrait aussi être valable pour la littérature. Son mode de connaissance, malgré ses singularités, a vu sa compétence récusée. Et il a alors fallu le réinventer. Car la littérature a un rôle spécifique à jouer qui provient de sa nature : son langage n'est pas celui de l'historien qui a besoin de la factualité du fait. Il est un langage qui peut créer des régimes d'historicité non factuelle, qui peut dire à la fois ce qui

23 C'est Jacques Derrida qui, sans aborder la question du génocide, a développé la notion de mal d'archive (*Mal d'archive*, Paris, Galilée, 1995) à partir d'une lecture de Freud. Derrida la définit comme un désir compulsif et nostalgique de retour à l'origine, dans lequel l'injonction à archiver devient parfois un substitut de la mémoire.

24 Catherine Coquio a de son côté fondé une réflexion sur le « mal de vérité », notion construite en référence au mal d'archive de Derrida, qui lui permet de sonder une histoire culturelle de la mémoire comme utopie et parfois comme religion, une histoire des représentations et des maladies de la mémoire (*Le Mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, « Le temps des idées », 2015).

25 Jean-François Lyotard, *Le Différend*, op.cit., p.92.

est et n'est pas, qui peut poser un fait et sa réfutation, qui peut faire tenir ensemble des éléments contradictoires sans les soumettre à un système d'explication rationnelle. La littérature est de surcroît ce qui peut dire sa propre impossibilité. Alors que l'historiographie s'efforce de documenter et d'archiver, la littérature, même quand elle l'accompagne dans cette tâche, a le pouvoir de donner la parole à ce qui semble inarchivable.

Parcours

Une question le détermine : comment savoir et restaurer non seulement les faits mais aussi la notion même de factualité ? De celle-ci découlent les sept chapitres qui suivent. Les deux premiers tentent de cerner la part occultée de l'extermination, celle où la majorité des Juifs d'Europe a été assassinée sans laisser de trace, et la manière dont cette disparition nous a malgré tout été transmise, notamment par des œuvres qui, en dépit de la mort de leur auteur, sont des œuvres survivantes. Celles-ci ont cherché à sauver les faits de leur escamotage afin de les confier au lecteur que nous sommes.

Dans les deux chapitres suivants, j'étudierai la façon dont la désintégration de la factualité a précipité la société et les écrivains dans un puissant mal d'archive qui a redessiné les rapports entre les œuvres et le document. Il s'agira d'envisager les démarches complexes, faites d'essais, d'efforts et d'échecs, pour tenter de comprendre l'extermination depuis l'écriture.

Que la littérature ait de la sorte été contrainte de rénover ses moyens pour interroger l'événement ne va pas sans engendrer des formes de mélancolie face à la perte d'une

certaine connaissance du monde ; ni sans entraîner l'adoption de postures plus ou moins ironiques face au savoir lui-même. Un cinquième chapitre sera ainsi consacré aux relations entre un savoir qui pourrait bien être devenu inutile et la mélancolie qui y répond.

Le chapitre suivant se penchera sur les formes prises de nos jours par la littérature face à l'absence de traces : en enquêtant sur la disparition des victimes, elle réforme ses modalités pour construire un savoir, avec l'espoir secret de pouvoir rencontrer, par l'écriture, ceux sur qui porte l'investigation.

Enfin, un ultime chapitre proposera une plongée dans un autre type d'occultation des traces et de déroute du savoir : le tourisme mémoriel. L'industrie de la mémoire s'empare de la Shoah depuis plusieurs années, elle multiplie les témoignages et croit pouvoir mettre l'anéantissement à la disposition de tous. Ce partage de la mémoire est sujet à réserves. Avec lui, nous sommes passés d'un défaut de visibilité à une survisibilité qui pourrait bien être une forme inédite d'effacement. S'il convient de garder la mémoire vivante, ces réalisations, souvent spectaculaires, émotionnelles, identificatoires et interactives, n'empêchent-elles pas un véritable effort pour penser et savoir dont elles nous dédouanent en nous faisant croire que nous avons rempli toutes nos obligations morales en regard du passé ? Les musées et le tourisme mémoriel sont révélateurs de la prolongation du mal d'archive et de ses mutations. Ces transformations, parfois inquiétantes, confirment à elles seules la nécessité des œuvres qui, aujourd'hui encore, s'évertuent à rétablir les traces niées et à essayer de savoir.